

C. BERNERI

GUERRE DE CLASSES

EN ESPAGNE



Les Cahiers de "TERRE LIBRE"

Année III — N° 4-5 — 2 FRANCS — Avril - Mai 1938

CAMILLO BERNERI

Il est mort sous le plomb des assassins, dans l'ombre. Et de cette ombre émane une lumière qui se fait toujours plus intense, à mesure que passent les jours. Ils l'ont tué parce qu'il était un anarchiste, parce qu'il voulait la liberté et travaillait pour la liberté. Sa mort ne diffère pas de celle de Durruti et de Cleri, de De Rosa ou d'Angeloni, de Matteotti ou de Schirru. Les assassins, sous des noms divers, sont toujours les mêmes. Dans la guerre ouverte, dans le guet-apens ou devant le poteau d'exécution, toujours les forces puissantes d'un monde condamné à mort, s'efforcent à supprimer les pionniers du monde nouveau, qui déjà vit dans le présentiment de beaucoup, dans la claire conscience des avant-gardes sociales, dans les réalisations plus d'une fois tentées, et dans le fait de la plus récente histoire espagnole.

La guerre endurecit les sentiments. Et l'on ne peut nier que, désormais nous sommes en guerre. Mais, en face de la suppression atroce de cet esprit jeune et vigoureux sur lequel se fondaient nos espérances, de cet esprit qui allait vers sa maturité dans l'ascétisme de la pauvreté et de l'étude, et qui à la chaleur de la révolution était arrivé à son plus haut degré de puissance, nous ne pouvons faire moins que de traduire notre douleur en amertume et en indignation. Cet assassinat commis froidement, et froidement justifié comme mesure d'ordre public, révolte notre conscience, mais rend aussi plus claire notre vision des choses. Les faits de Barcelone, bien que beaucoup ne s'en aperçoivent pas, ouvrent une nouvelle époque dans l'histoire tourmentée du prolétariat.

Mais ce n'est pas de ceci que je veux parler ici. Je veux parler de Berneri, et non pas de ses bourreaux.

L'HOMME D'ETUDE ET L'HOMME D'ACTION

Battistelli, destiné à un autre martyre, a dit de Camillo Berneri que c'était un saint. Et sa manière de concevoir et de vivre la vie, en la transformant en un sacrifice continu, en un don total de soi, en un effort douloureux mais fécond, donnait en fait à sa personne un certain caractère

de sainteté. Et qui relit la collection de « Pensiero e Volonta » (publié à Rome en 1924) y peut retrouver un article de lui, très intéressant, qui était une exaltation des valeurs de l'ascétisme.

Cependant, je préfère envisager Berneri comme homme. Avec sa modestie tellement sincère qui se transformait parfois en un doute angoissant. Avec ses désaccords internes — qui peut-être étaient disparus, comme tant d'autres choses, dans la fournaise révolutionnaire — entre ses tendances d'érudit et ses impulsions d'homme d'action.

Le sacrifice le plus grand que Berneri ait fait à ses idées n'a pas été peut-être celui de sa vie. Elles devaient lui coûter plus encore : la renonciation quotidienne à sa vocation culturelle qui le portait aux investigations historiques et philosophiques et dont elles l'arrachaient chaque fois que se manifestait comme plus urgente la nécessité de l'action directe. Il se plaisait dans le songe d'un oasis culturel dans le calme duquel il pourrait étudier, élaborer ses idées en un système organique, écrire des livres. Et toute sa vie a été la négation volontaire de ce songe. De quelques fragments de ses lettres résulte cette double tendance à l'étude et à l'action dont la contradiction le mettait parfois à la torture :

« Les nouvelles sud-américaines m'ont attristé, mais rien ne m'étonne, désormais, convaincu que je suis que nous en avons pour une cinquantaine d'années de bourrasques. Si du moins nous en tirions profit ! Mais il me semble que nous serons toujours les mêmes et c'est ce qui est l'objet de mes préoccupations. Naturellement, je les tourne contre moi et me taxe moi-même d'insolence ; souvent je suis écœuré de mes travaux de plume, dans lesquels je cède encore trop à mes égoïsmes culturels. B. travaille comme maçon, mais je ne crois pas qu'il pourra continuer. Et il espère trouver mieux. C'est l'unique avec lequel je fasse des programmes à la Pisacane. »

Dans une autre lettre sans date, comme étaient toutes les siennes :

« Quant à ton opinion sur mon travail, celle de l'ami est véritablement paternelle et celle du camarade me fait plaisir. Je me serais donné à un travail de culture auquel me porte un côté de mon tempérament... Depuis bien des années j'ai écrit des choses, que je n'ai jamais publiées et que j'ai en grande partie détruites, de psychologie, de pédagogie, etc... mais ça ne vaut guère la peine d'en parler. Il est curieux que si d'un côté, je suis poussé vers la politique militante, d'autre part, dans le champ culturel, mes études préférées sont celles d'érudition très particulière ou terriblement abstraite (j'ai un livre, comme matériel, sur le finalisme). Il naît en moi un malaise moral... Pourtant maintenant je donne une direction à mes études... Tu sais, sans doute, que Carlo Rosselli s'est échappé ; il sera précieux. C'est un socialiste unitaire, mais une tête solide et un vrai type de combattant. C'est pour moi un grand plaisir de le savoir dehors, sans parler de l'amitié que je lui porte, parce qu'à Florence j'ai pu apprécier ses

qualités de premier ordre. Lussu aussi sera très utile... Pour l'Espagne, situation difficile. E. m'a écrit qu'ils doivent vivre à demi-cachés. S'ils font quelque chose, j'irai là-bas. »

Plus tard, après un « accident du travail » qui lui procure certains loisirs... en prison, il écrivait :

« Après être sorti, je suis allé en Hollande, où arrêté, j'ai été renvoyé en Belgique, avec un autre petit mois de prison à la clef. » Après avoir exprimé son intention de se tenir pour un certain temps à l'écart du mouvement, par raison d'opportunité, il ajoutait : « Mais on peut avoir besoin, à l'occasion, de quelqu'un prêt à risquer le tout pour le tout, et plus que jamais je suis disposé à le faire... En prison, j'ai élaboré divers projets de livres, que peut-être j'écirais, si j'arrivais à planter ma tente dans un coin tranquille. Figure-toi que j'avais commencé à écrire un roman ! Aujourd'hui ce sera le procès De Rosa... On y lira ma déposition. On verra que je me suis solidarisé avec lui de tout cœur. Je l'ai vu plusieurs fois à Forest et au tribunal et son amitié m'a été d'un grand réconfort. »

Une autre lettre, probablement antérieure à celle déjà citée est toute débordante de la fièvre de l'action :

« Si ce n'était que cette vie de prudence me dessèche horriblement, je bénirais l'expulsion, car elle m'a mis du feu dans les veines... Maintenant je suis à corps perdu dans les ultimes expériences et si en Espagne ça bouge, j'y courrai. »

Et cette fièvre d'action, cette fièvre de pensée, toujours inapaisée (la satiété eut été pour Berneri la mort spirituelle) ont été guidées toujours par un idéal rectiligne ; cet idéal qui l'a conduit à affronter la mort, cet idéal qui transparaît dans sa dernière lettre à ses filles.

LES PREMIERES ARMES EN REGIME DE GUERRE ET DE FASCISME

Il était venu très jeune dans notre camp, dès les premiers temps de la guerre, abandonnant publiquement, avec une lettre qui fit sensation, l'organisation des Jeunesses Socialistes dans laquelle il avait milité jusqu'alors. Cette lettre fut imprimée en brochure par les anarchistes florentins en 1920.

La brillante intelligence de Berneri, qui signait alors et continua pendant longtemps à signer « Camillo da Lodi », fit aussitôt fonder sur lui les plus grandes espérances. Aussi bien Malatesta que Luigi Fabbri, connaissant la qualité généreuse de son âme et son esprit de sacrifice, se prirent à l'aimer comme un fils.

Dans mes souvenirs d'enfance, j'ai conservé, je ne sais comment, dans la mémoire, la visite du petit soldat aux yeux d'enfant, qui souriait avec

une bonté allègre et un peu malicieuse. C'était le temps ténébreux de la guerre et deux carabiniers stationnaient jour et nuit à notre porte.

Ensuite ce visage pensif et bon qui m'impressionnait alors par un contraste avec l'uniforme, devait me devenir familier. Mais de cette période de son activité je ne puis avoir de souvenirs directs. Je laisse maintenant la parole à un ami commun, le camarade V., qui l'a connu de près à cette époque et qui m'a longuement écrit sur lui.

« En 1917, beaucoup de jeunes socialistes, moi-même entre autres, passèrent à la jeunesse anarchiste à cause de l'indécision du Parti Socialiste en face de la guerre. En novembre de cette année, je reçus une circulaire, signée de Berneri, qui demandait l'aide des camarades pour un journal anarchiste, intitulé — je crois — « La Rivolta », qui ne put sortir que beaucoup plus tard. Berneri faisait alors son service militaire, mais jouissait d'une licence spéciale, accordée aux étudiants, qui les autorisait à continuer leurs études. Il partageait cette liberté relative entre son travail universitaire et ses efforts de propagande. Les trois mois de licence une fois expirés, il abandonna études et compagnons pour aller à l'Académie de Modène comme élève-officier. La lettre d'un camarade fit découvrir sa qualité d'anarchiste et l'autorité militaire le transféra de l'Académie au régiment des Sapeurs du Génie à Casal Monferrato, où j'habitais alors. Sa première préoccupation, à peine arrivé, fut de se mettre en quête des camarades et spécialement du signataire de ces lignes, à qui il se rappelait avoir envoyé la circulaire du journal. Ni la lassitude, ni la neige qui tombait abondamment, ni l'inaccoutumance des lieux ne l'amenèrent à abandonner la recherche. En fait, il s'égara dans les faubourgs, mais par hasard, nous nous rencontrâmes, et nous passâmes chez moi une nuit blanche à nous raconter nos premières luttes libertaires. Au début de 1918, il fut envoyé au front et nous dûmes nous séparer.

En 1920, il était dix heures du soir, et plusieurs camarades étaient réunis chez moi, quand nous entendîmes frapper à la porte et une voix m'appeler, qui ne m'était pas inconnue. C'était lui. Un mois après sortait « Umanita Nova ». Berneri passait la journée à la caserne et la nuit en travaux de plume, étudiant et écrivant pour « Umanita Nova », pour « Volonta » d'Ancone, pour « L'Avvenire Anarchico » de Pise, signant toujours « Camillo da Lodi ». A Florence sortit ensuite le périodique « La Rivolta », qu'il avait déjà cherché à publier en 1917.

L'EXIL

Dans la période de la lutte ouverte contre le fascisme, Berneri, qui adhéra à l'Union Anarchiste Italienne, donna une grande activité, et non seulement intellectuelle, à notre mouvement. Du labeur d'agitation et de préparation révolutionnaires auquel se dédiaient alors les meilleurs de nos nôtres et lui au premier chef, il n'est resté que bien peu de vestiges qui

puissent servir de base à une reconstruction historique. Par contre, sa collaboration à « l'Umanita Nova », à « Pensiero e Volonta », à toutes les autres revues et à nos journaux, reste entre nos mains. Agrégé de philosophie, il enseigna pendant quelque temps cette matière au Lycée de Camerino. Puis vint l'exil et son éloignement de sa famille qui devait le rejoindre en France peu de temps après. Sa vie d'exil a été très active et tourmentée. Expulsé de nombreux pays, il connut les prisons de la moitié de l'Europe ; et pourtant il ne voulait pas s'éloigner du terrain de la lutte qui, malgré toutes les petitesse, les rivalités, les incompréhensions et les périls dont il était semé, lui semblait le seul terrain d'action digne de lui. Il eût d'après polémiques ; il ne fut pas toujours apprécié à sa valeur. Mais ceci pour lui était secondaire en face du vrai travail, celui qui l'intéressait, le travail contre le fascisme et pour la liberté.

Il n'est pas possible de suivre dans le bref espace d'un article déjà trop long, toute l'activité complète de Berneri, qui sera plus tard l'objet d'étude dans les colonnes de cette revue. Dans son œuvre, dispersée en une infinité de journaux, il y aurait matière pour plusieurs livres. Et la tragédie de cette vie tronquée se manifeste dans le fait que la mort a surpris notre camarade au moment où commençait le procès de cristallisation de cette exubérante productivité intellectuelle en œuvres de caractère organique, à cette heure où la fécondité juvénile, sans rien perdre de son ardeur, cédait peu à peu la place à la maturité d'un été austère. Et ces livres qu'il aurait écrit en élaborant son très riche capital de culture et d'expérience vécue, à la lumière de la grande expérience collective à laquelle il participait en Espagne, auront à être compilés pour lui par l'amour de mains amies qui pas la même chose. Toutefois, ce que Berneri nous laisse, aurait suffi pour que la flamme de sa pensée continue de brûler parmi nous, même s'il n'y avait pas eu sa mort pour le conserver vivant, pas la même chose.

Si son œuvre de propagande et d'étude ne peut être examinée, ici, pour cette fois, je suis cependant poussée à faire ressortir la caractéristique principale qui se dégage clairement de tous ses écrits : l'indépendance de jugement en face des « Pères de l'Eglise », c'est-à-dire des penseurs consacrés. Il avait en horreur le mot « orthodoxie », ce qui ne veut pas dire que dans le camp anarchiste ses idées n'aient pas coïncidé, plus ou moins, avec celles de Malatesta ; mais toute sa pensée avait une empreinte originale. Depuis l'époque de son séjour en Allemagne, il avait beaucoup de sympathie pour l'Anarcho-syndicalisme, tout en en relevant les défauts. Dans le même moment, réagissant contre tels excès de l'esprit de classe, il publiait un opuscule courageux intitulé « Operaiolatria » (ouvriérisme). Les problèmes pratiques de la révolution l'intéressaient profondément, et parfois, le tourmentaient. Dernièrement est sortie, en feuilleton dans « l'Adunata dei Refrattari » une étude de lui sur « Le Travail attrayant » qui aborde un des problèmes centraux qui viennent en discussion lorsqu'on envisage les possibilités réelles d'une société libertaire.

EN ESPAGNE

En Espagne, au milieu d'une activité matérielle considérable, il avait repris sa vocation d'archiviste, mais en l'appliquant à des documents actuels et brûlants. Le dernier fruit de cette vocation est le livre « Mussolini à la conquête des Baléares », que nous promettent les camarades de « Guerra di Classe ». Berneri, comme nous tous, comme tous les êtres qui voient et qui pensent en ce moment, était un homme de parti. La solidarité en ce domaine n'était pas pour lui un devoir, mais une passion. Et pourtant, il ne fut jamais un sectaire. Les divergences, même graves, avec les autres forces qu'il combattait sur le terrain social, ou avec les théories qui lui répugnaient dans celui de la pensée, n'ont jamais borné le champ de sa compréhension ni de son admiration. Au milieu de la tragédie que vivait Barcelone dans les premiers jours de Mai, sa pensée dominante était : Bilbao. Peu de jours avant de mourir, il avait commémoré par radio, avec des paroles émues, Antonio Gramsci. Et ses paroles n'eussent pas été différentes, s'il avait su que la mort était sur le point de l'atteindre, par la volonté de ceux qui se sont faits du nom de Gramsci un drapeau dans la lutte politique.

D'autres ont écrit sur l'œuvre de Berneri en Espagne, œuvre fébrile et ardente dans laquelle toute sa vie culmine et qui apparaît de loin comme une ascension continue. Et de toute façon, j'espère que les camarades qui étaient autour de lui donneront un tableau complet des derniers mois de son existence. Nous l'avons suivi avec toute l'anxiété de notre affection, à travers des nouvelles trop fragmentaires pour permettre, aujourd'hui, une reconstitution. Mais quand, le premier novembre, alors que vivait dans tout un monde la Passion de Madrid, « Guerra di Classe » commença à nous parvenir, nous n'eûmes pas besoin de chercher le nom de l'ami lointain dans la petite chronique des volontaires italiens en Espagne. Dans ces articles brefs, qui renfermaient tant de passion en un langage d'une dureté métallique, nous retrouvions Berneri tout entier. C'était le Berneri que nous connaissions, avec quelque chose de nouveau : une sécurité tranchante dans ses paroles, une lucidité passionnée dans sa vision des événements, une confiance en lui-même qui ne lui était pas habituelle et qui provenait de la conscience de vivre le moment suprême de notre histoire, comme aussi de la certitude de voir au milieu de tant de problèmes difficiles, la juste voie à suivre. Peut-être avait-il le pressentiment du sacrifice. Et sa sérénité en face du péril imminent donnait à sa critique, à ses jugements, à son indignation, un ton de profonde autorité morale qui les rendait extraordinairement efficaces.

« Pilate est plus infâme que Judas. Qui est aujourd'hui Pilate ? Ce n'est pas seulement le Congrès des renards de Genève, ce ne sont pas seulement les autruches du ministérialisme social-démocrate. Pilate c'est toi, prolétariat européen ». Ainsi commençait, en décembre, un article sur Madrid.

Dans son appréciation des relations entre l'Espagne et la politique internationale, il fit preuve d'une clairvoyance prophétique. Il vit l'hypocrisie

anglaise et le chantage russe, dès le premier moment. Il refusa à faire des concessions, sachant que pour les anarchistes, qui n'aspirent pas au pouvoir et n'ont pactisé avec les partis parlementaires que pour gagner la guerre, la vérité et la fermeté constituaient la meilleure ligne politique.

Son expérience, enrichie par l'étude de l'histoire et par ses pérégrinations forcées à travers l'Europe, donnaient une valeur spéciale à ses conseils et à ses critiques. S'il avait été davantage écouté, bien des catastrophes eussent été probablement évitées. Et pourtant son esprit de compréhension, son sens de la réalité, l'empêchèrent de prononcer contre ses compagnons de lutte les paroles dures qui ont au contraire été prononcées inopportunément à l'étranger. Il ne cacha jamais son désaccord avec certaines attitudes trop réformistes et collaborationnistes de la majorité des camarades espagnols. Mais il ne la transforma jamais en cause de division. La situation est trop compliquée, la solitude de la révolution espagnole trop complète, les rançons qu'on lui impose trop tragiques, pour qu'on puisse permettre que la discussion féconde dégénère en funeste scission sur le terrain de la lutte. Berneri signalait incessamment qu'elle était, selon lui, la voie à suivre. Mais il donnait son œuvre au travail commun, reconnaissant le désintéressement, l'abnégation de qui n'était pas d'accord avec lui. Sa lettre ouverte à Federica Montseny est un modèle de fermeté dans les idées et de sens de la responsabilité.

Un article qui devrait être fameux, « Un Tournant dangereux » (novembre 1936), formule tout un système de critiques, et, dans le même temps, un clair programme d'action. Il voyait bien que le succès dans la guerre était l'exigence suprême. Mais il voyait aussi que les conditions « militaires » de la victoire n'étaient pas séparables de ses conditions politico-sociales. Il invitait les antifascistes à ne pas suivre la politique de Genève mais à placer la lutte sur un plan révolutionnaire international en donnant l'autonomie au Maroc. Il déplorait la dissolution du Comité des Milices et le « ministérialisme » de la CNT-FAI. Il concluait en posant le problème de concilier la *nécessité* de la guerre, la *volonté* de la révolution sociale et les *aspirations* de l'anarchisme. Tout, même la victoire militaire, dépendait, à ses yeux, de la solution de ce problème. Sa position était réaliste et non pas d'une intransigeance doctrinale. Il n'approuvait pas les accessoires inutiles de la militarisation, mais exigeait l'unité du commandement. Il voyait le péril du ministérialisme, mais défendait la nécessité du Comité National de Défense. Il ne voulait pas d'embourgeoisement dans le camp révolutionnaire, mais recommandait la prudence dans l'expérimentation de nouvelles socialisations, subordonnant l'œuvre créatrice aux suprêmes nécessités militaires.

Lui-même se définit comme centriste. Et il me semble que sur le terrain de cette fermeté avisée et prudente, la figure pâle du philosophe révolutionnaire et conspirateur se rencontrait avec la face bronzée du magnifique guerrillero tombé sur le front de Madrid, comme devait tomber Berneri

peu de mois après, par la main de la réaction staliniste, sur le front révolutionnaire de Barcelone.

Il savait que la haine des réactionnaires s'accumulait autour de lui. Mais il ne cessa pas de proclamer sa vérité, qui est aussi la nôtre, et sera un jour le patrimoine et l'arme des opprimés.

Aujourd'hui, il est un martyr, non seulement pour notre cause, mais pour tous les hommes qui ont fait de la vérité une religion et croient que seule la vérité, dans cette époque d'hypocrisie cynique et gigantesque, peut leur apporter le salut.

Luce FABBRI.

